

# Chapitre 1

## *Trois ans plus tard*

— Il n’y a vraiment pas... d’autre solution ?

Jocelyn tenta de dissimuler le tremblement de sa voix. Joignant les mains, elle s’enfonça, pour ne pas défaillir, les ongles dans la paume.

— Non, mon petit. Il a demandé ta main et il n’y a aucun autre moyen de sauver la vie de ton frère.

Son père n’osait pas même la regarder. Elle savait bien pourquoi. La Bête avait exprimé son choix ; le clan Mac Callum n’étant pas en mesure de rien lui refuser, elle allait se voir sacrifiée pour épargner Athdar.

— Peut-être lui donneras-tu rapidement un fils, dit faiblement sa mère, depuis la couche où elle était alitée.

A ces mots, Jocelyn sentit son sang quitter son visage, la laissant plus pâle qu’une morte. Cet accord allait la livrer, pieds et poings liés, à un homme dont les désirs brutaux et la cruauté étaient craints d’un bout à l’autre des Highlands.

— Si tu portes cet héritier qu’il espère tant, il se peut bien qu’il t’en soit reconnaissant et te traite avec miséricorde...

Dieu sait que Jocelyn faisait des efforts pour paraître forte et courageuse, mais les sanglots qu’elle percevait dans la voix de sa mère étaient plus qu’elle n’en pouvait supporter. Elle se mit à trembler de tous ses membres et

redouta de s'évanouir, ce qu'elle ne voulait à aucun prix. Pas devant l'émissaire des Mac Lerie. Elle prit une profonde inspiration, puis se tourna vers son père et ses conseillers.

— Vous n'avez nul besoin de mon consentement, lui dit-elle. Faites ce que vous devez.

Ayant dit, elle le salua d'un hochement de tête, ainsi que l'émissaire silencieux et compassé, se redressa et quitta la pièce aussi lentement et dignement qu'elle le put. Mais elle faillit prendre ses jambes à son cou lorsqu'elle entendit sa mère pleurer à chaudes larmes... Elle était la fille du laird Mac Callum et ne manquerait pas à l'honneur, même si lui-même y avait failli. Quelques pas encore et elle fut hors du logis seigneurial. Elle entra dans la grand-salle du château, où des serviteurs débarrassaient la table du déjeuner. Elle comprit alors, à voir leurs mines désolées, que la nouvelle de ses fiançailles allait se répandre comme une traînée de poudre, à présent que l'accord en était donné.

Et c'était à elle de l'annoncer à Ewan...

Traversant les cuisines afin de passer au plus court, elle sortit du donjon pour se diriger vers le champ de manœuvres. Sa main en visière au-dessus de ses yeux, elle le chercha parmi les différents groupes d'hommes qui se trouvaient là, s'entraînant aux armes ou discutant avec animation.

Ewan Mac Rae, son ami d'enfance. Son premier et son unique amour.

Quelle tâche cruelle que de devoir lui dire qu'ils ne seraient jamais mari et femme !

Dès qu'il la vit, il vint vers elle et l'accueillit par un joyeux sourire.

— Le bonjour à toi, Jocelyn, lui dit-il de cette voix profonde qu'elle connaissait si bien.

— Ewan, viens, il faut que je te parle, lui chuchota-t-elle en lui faisant signe de la suivre.

Le jeune homme enjamba la clôture qui délimitait le

terrain d'exercices et lui emboîta le pas. Ils se turent jusqu'à ce qu'ils se furent suffisamment éloignés du champ clos ; là, Jocelyn se tourna vers son compagnon, la gorge nouée ; ses yeux la brûlaient, tant ils étaient pleins de larmes qui menaçaient de jaillir à tout instant. Elle parvint néanmoins à se dominer et à regarder Ewan bien en face.

— Jocelyn, lui demanda-t-il, effrayé, que se passe-t-il ? Tu trembles. Tu es toute pâle.

Il la saisit par les épaules, l'attira contre lui, et elle s'abandonna à ce doux sentiment de chaleur et de protection que plus jamais elle ne ressentirait...

Puis, au bout de quelques bouleversantes et trop courtes secondes, elle leva les yeux vers lui, son visage mouillé de toutes les larmes qu'elle ne parvenait plus à contenir.

— Mon père m'a promis à un autre, Ewan, balbutia-t-elle. Je dois épouser la... je dois épouser Connor Mac Lerie.

— La Bête ? murmura le jeune homme, la voix pleine d'épouvante.

Elle n'eut la force que d'opiner. La réputation du laird Mac Lerie avait déjà fait le tour des Highlands et bien que Jocelyn ne pouvait croire tout à fait ce genre de racontars ou de ragots, elle n'en était pas moins paralysée par la peur.

— Et ton père y a consenti ? demanda encore Ewan.

Il était clair, à voir l'expression de son visage, qu'il n'en croyait pas ses oreilles.

A dire le vrai, si la jeune fille n'avait pas assisté en personne aux tractations, elle n'aurait pu elle-même y ajouter foi. Certes, il n'y avait jamais eu d'engagement formel entre Ewan et elle, mais ils avaient été élevés ensemble depuis qu'il avait été placé, enfant, auprès du laird, pour devenir un guerrier, ainsi que le voulait l'usage ; et Jocelyn savait qu'il comptait demander sa main en revenant de sa visite annuelle à ses parents, au printemps.

— Oui, il y a consenti. Je dois quitter le château avec

les hommes de Mac Lerie. Le mariage aura lieu dès mon arrivée à son fief de Lairig Dubh.

Bien qu'elle eût prononcé ces mots distinctement et sans hésitation, elle ne parvenait pas à leur trouver la moindre réalité.

— Tu vas te marier là-bas, s'indigna le jeune homme, sans même ta famille autour de toi pour t'assister ? Cet homme n'a pas volé son surnom ! C'est bel et bien une bête...

Une voix ferme retentit derrière eux.

— De tous les noms qu'il porte, c'est celui que le laird Mac Lerie apprécie le moins !

Jocelyn se retourna vivement et découvrit l'émissaire de son futur mari. Elle ne put déterminer ce que l'homme avait entendu de leur conversation. Mais elle vit le visage d'Ewan se figer quand celui-ci s'avança pour s'interposer, l'air protecteur. Les bras croisés sur sa poitrine, il toisa l'étranger.

— Qui es-tu, le défia-t-il, et quel droit as-tu de parler pour les Mac Lerie ?

— Je suis Duncan Mac Lerie, émissaire de mon laird, répondit l'homme, la main sur la garde de son épée. Je défends ses intérêts dans cette affaire.

— Cette affaire ? Tu veux parler de ses fiançailles avec Jocelyn ?

— Oui. J'ai été l'interprète de sa volonté.

Duncan parlait posément. On sentait bien qu'il ne se laisserait pas aisément intimider.

— Jocelyn n'est pas une « affaire », comme tu dis, répliqua Ewan. Elle est...

— Elle est la fiancée du laird Mac Lerie et par là même, son avenir ne te concerne plus.

Jocelyn eut un sursaut et se rapprocha craintivement d'Ewan. Mais déjà Duncan demandait, sec et inquisiteur :

— A moins qu'il n'y ait eu entre vous des promesses échangées devant témoins ?

Ewan détourna les yeux et, les dents serrées, poussa un lourd soupir. Sans même la consulter, il répondit :

— Non.

— A moins encore, reprit Duncan en montrant Jocelyn, qu'elle porte ton enfant...

C'était une insulte délibérée à son honneur ainsi qu'à celui d'Ewan.

— Comment osez-vous ? se récria la jeune femme.

Elle gifla l'émissaire aussi fort qu'elle le put.

— Je n'oserais ramener à mon laird une femme qui porterait en elle la semence d'un autre, se défendit Duncan, écarlate.

— Espérons qu'il parviendra à y planter la sienne !

Jocelyn regretta incontinent la morgue et la crudité vaines de cette repartie. Le regard de Duncan se mit à flamboyer de colère et il serra les dents.

— Oui, milady, articula-t-il. Nous l'espérons tous autant que lui.

Les considérant l'un après l'autre, il ajouta :

— Et maintenant, je vous conseille de faire vos adieux. Nous partirons dans deux heures, que vous soyez prête ou non.

Jocelyn regarda l'émissaire des Mac Lerie tourner les talons et s'éloigner d'un pas vif qui trahissait sa fureur. Ce n'était pas de cette façon qu'elle aurait aimé commencer sa vie d'épouse. Insulter le laird du clan, même par personne interposée, était une lourde faute, dont l'intéressé ne manquerait pas d'être averti dès l'arrivée de sa nouvelle fiancée et de son escorte à Lairig Dubh.

— Je parlerai à ton père, Jocelyn, dit Ewan à voix basse comme Duncan approchait des abords immédiats

du champ de manœuvres. Je redoute pour toi les effets de ce mariage.

— Mais non, tu ne le peux pas, Ewan, rétorqua la jeune fille sur le même ton, en se tournant vers lui. Aucun de nous n'y peut plus rien.

Elle était consciente du danger que courait son frère ; elle n'avait pas le choix.

— Que dois-je faire ? s'emporta Ewan. Rester là et te souhaiter bonne chance dans ta vie d'épouse ?

De gros sanglots montèrent encore à la gorge de Jocelyn.

— Oui. Je t'en prie...

Alors, il prit ses deux mains dans la sienne et l'attira plus près — et cela bien que l'émissaire des Mac Lerie, là-bas, ne les quittât pas des yeux. Doucement, il écarta de son visage quelques mèches de cheveux et caressa sa joue.

— Je te souhaite une longue et heureuse vie, Jocelyn, murmura-t-il, la gorge sèche. Si cela doit être auprès de cet homme, alors puisse notre sire Dieu te porter assistance. Je prie pour qu'il ne puisse briser cette flamme qui est dans ton cœur et dans ton âme.

Sur ces mots, Ewan l'embrassa sur le front, recula d'un pas puis s'en fut, sans se retourner. Elle savait qu'il avait voulu lui donner du courage. Le caractère bien trempé de Jocelyn était connu de tous ses familiers. Les larmes lui montèrent aux yeux de nouveau sans qu'elle fît rien, cette fois, pour les retenir — tandis que s'éloignait à jamais celui qu'elle avait bien cru pouvoir épouser un jour.

Elle essuya ses joues et respira à fond. Elle ne pouvait pas même s'offrir le luxe de pleurer la vie qu'elle aurait pu avoir auprès d'Ewan. Si comme Duncan le lui avait dit, elle devait avoir quitté le château paternel dans deux heures, il lui restait beaucoup de choses à faire. Tournant ses pensées vers l'action, plutôt que vers le chagrin qui lui poignait le cœur, elle reprit le chemin du donjon.

Elle aurait dû présenter ses excuses à l'émissaire de son futur mari ; la fierté lui dicta de n'en rien faire. Au contraire, elle le regarda droit dans les yeux en passant près de lui... Duncan lui répondit d'un signe de tête, sans se laisser autrement impressionner par sa superbe. Un peu déstabilisée, elle entra dans le donjon et se mit aussitôt à ses préparatifs.

Duncan, en fait, s'évertuait à ne pas trop montrer sa sympathie pour la jeune fille. Son malheur, qu'il comprenait trop bien, le touchait. Elle croyait pouvoir épouser ce blanc-bec, probablement un ami d'enfance, et voilà qu'on l'arrachait à lui, à sa famille et à son foyer, pour lui faire épouser un homme qu'elle ne connaissait pas... Certes, c'était bien là le destin d'une fille de laird, qu'un mariage dicté par des raisons de haute ou de basse politique, mais on aurait pu rêver pour elle un sort plus doux.

Les mains sur la barrière, il la suivit un instant du regard. Peste ! Elle n'y était pas allée de main morte ; sa joue le brûlait encore. C'était, il le notait, la première fois qu'il la voyait perdre son sang-froid. Devant ses parents, sa mère surtout, avec ses sanglots si pitoyables, elle n'avait pas bronché. Duncan, lui, avait été à deux doigts d'interrompre la négociation et de renoncer à sa mission. Connor l'eût étranglé de ses propres mains, s'il avait fait cela, mais qu'il aille au diable ! Tant la pauvre dame que sa fille au maintien si fier en eussent apitoyé de plus rudes que lui.

Il entendit soudain claquer l'huis de la poterne par laquelle Jocelyn avait regagné le donjon et put enfin s'autoriser un demi-sourire un peu triste.

Ses ordres étaient formels : il ne devait pas montrer à la jeune fille trop de chaleur, ni l'effrayer non plus. Connor en

avait de bonnes ! Savait-il seulement que sa douce fiancée tremblait de tous ses membres au seul énoncé de son nom ?

Connor Mac Lerie. La Bête des Highlands.

Duncan donna, d'un air dégoûté, un coup de pied dans un caillou. Bien que personne, bien sûr, n'osât user de ce surnom en sa présence, il était étonnant de constater à quelle vitesse cette appellation insultante et la réputation terrifiante qui s'y attachait s'étaient répandues dans tous les Highlands, tant parmi les ennemis du clan que dans les rangs de ses alliés. Duncan eût bien aimé pouvoir faire taire ces ragots... si du moins il avait lui-même su toute la vérité sur la mort de Kenna. Las, lors de cette terrible nuit, il ne se trouvait pas au château de Lairig Dubh. Tout ce qu'il savait de l'événement, il l'avait appris après coup, auprès d'informateurs peu fiables. Quant à Connor, son suzerain, mais aussi son cousin et son ami le plus cher, il n'avait plus jamais, depuis, prononcé devant lui le nom de son épouse.

Il fut tiré de ses pensées par le retour de l'homme qu'il venait de trouver en compagnie de Jocelyn — Ewan Mac Rae, fils de Dougal. Si les Mac Callum lui avaient certifié qu'il n'y avait nul accord de mariage entre ce jeune homme et leur fille, il n'avait pas manqué de remarquer, quand il les avait surpris, leur mutuelle affection et aussi leur chagrin.

Il fit face à Ewan.

— Révéleras-tu à ton laird ce que tu as vu ici ? lui demanda le jeune homme abruptement.

Une fois encore, Duncan posa la main sur la fusée de son épée.

— Tu veux dire : que sa fiancée s'est précipitée dans tes bras dès qu'elle a appris la nouvelle ?

Embarrassé, Ewan détourna la tête. Son regard alla se perdre au loin, un instant.

— Elle est loyale, c'est tout, finit-il par repartir avec

peine. Elle ne voulait pas que je l'apprenne d'une autre bouche que la sienne.

— La loyauté est une grande vertu, dit Duncan, sans répondre directement à la question du jeune homme.

— Oui...

Ewan s'efforça de le regarder droit dans les yeux.

— Et moi, acheva-t-il, je ne veux pas qu'elle soit punie ou maltraitée à cause de sa loyauté.

Duncan fit un pas vers lui.

— Et tu crois que le laird Mac Lerie se rendrait coupable d'une telle vilenie ?

— J'ai entendu raconter les mêmes histoires que toi, dit le jeune homme sans se troubler. Si elle ne peut être à moi, je veux au moins être certain qu'elle ne court aucun péril.

Duncan hocha la tête.

— Mon laird ne me questionnera pas à ce sujet, dit-il d'un ton très calme. Il voudra seulement savoir si les arrangements ont été conclus au mieux.

Ewan le regarda un instant sans rien dire, puis hocha la tête silencieusement.

Il n'avait guère de prise sur les événements en cours, et Duncan respectait son besoin de protéger Jocelyn. Encore un dont la vie se trouvait inexorablement bouleversée par les funestes événements qui avaient fait de Connor la « Bête des Highlands »...

Duncan soupira et s'en fut à la rencontre des hommes de son escorte, qui attendaient ses ordres. Combien d'autres trembleraient en entendant ce sinistre surnom, avant que toute la vérité soit faite sur cette tragédie ?

Il lança quelques ordres brefs. Il fallait se préparer à partir.